

DU 19/05 AU 28/08/2022
ENTRETIEN AVEC MBL ARCHITECTES
AUTOUR DE L'EXPOSITION
IMPASSE DES LILAS
 ARC EN RÊVE, BORDEAUX

JOANNE POUZENC *Impasse des lilas*, c'est une exposition qui ouvre la semaine prochaine à arc en rêve à Bordeaux. Sous ce nom qui nous évoque le bout des lotissements, le rond-point inattendu que l'on trouve à la fin de ce qu'on pensait être le bon chemin, vous proposez de prendre l'impasse comme un point de vue pour considérer les manières d'habiter et plus particulièrement les manières de fabriquer le tissu pavillonnaire. Il y a peu d'architectes qui s'intéressent aux espaces du quotidien, ceux du modèle domestique répandu, des espaces qu'on qualifierait presque de banals. Vous, vous n'en êtes pas à votre coup d'essai. Déjà, en 2014, dans le pavillon belge de la Biennale internationale d'architecture de Venise, vous proposiez avec «intérieurs, notes et figures» de regarder sans *a priori* les espaces du quotidien, du domestique. D'où vous vient cette fascination pour la banalité et comment aujourd'hui, décidez-vous de nous en faire part?

SÉBASTIEN MARTINEZ BARAT Je dirais qu'il ne s'agit pas tant de banalité que d'une attention à la réalité, sans distinction.

BENJAMIN LAFORE Le «sans distinction» est important: il s'agit de considérer les choses avec équivalence. Sans mépris et pour leurs qualités. Le pavillonnaire est aussi l'endroit d'où nous venons. Il est important de situer les savoirs, les positions de ceux qui parlent.

S.M.B. Les étendues pavillonnaires ou les intérieurs domestiques sont deux exemples de «zones limites» de la culture architecturale. Les confins de l'architecture.

B.L. Puis «impasse» renvoie à la fois à l'urbanisme, et aussi à une issue bouchée. «Les lilas» renvoient à la culture paysagère. Et aussi fait part d'un certain optimisme floral.

S.M.B. C'est de cet endroit, cette situation, qu'il est aussi possible de réinterroger l'architecture depuis les bords.

B.L. Considérer les choses depuis la marge. Il s'agit de dire aussi que notre vision de l'architecture n'est pas une discipline ni isolée, ni autocentrée.

S.M.B. Si on précise le titre, il renvoie à plusieurs choses. L'impasse est celle d'un optimisme moderne qui débute au début du siècle et porte le projet d'une émancipation individuelle par la propriété. Le titre renvoie aussi à un lieu commun. Il existe 840 impasses des lilas en France et plusieurs milliers aux noms de fleurs. C'est aussi un lieu agréable pourtant marqué d'une terrible dette écologique et sociale. Il y a une catastrophe latente à ce mode de vie. Et je suis d'accord avec Benjamin, le mot «Impasse» est aussi à prendre au pied de la lettre. C'est aussi, simplement, une voie sans issue.

B.L. Nous souhaitons aussi que l'exposition s'adresse à différents publics, pas seulement aux experts, mais aussi de mettre en valeur les hors-champs de la discipline. Dans l'exposition il s'agit aussi d'aller plus loin que les *suburbs* (le périurbain) et d'énoncer des hypothèses, de faire de l'anticipation.

J.P. Alors du coup, elle est pour qui cette exposition? Pour les architectes? Pour l'architecture?

B.L. Pour les vivants. Au-delà des disciplines. Car au-delà de la construction, l'architecture est surtout une manière de considérer les choses, toutes choses.

S.M.B. Les architectes n'ont pas réussi à théoriser le pavillonnaire assez tôt. En France, le logement collectif a pris le premier rôle. Pourtant l'habitat individuel est un fait majeur de la deuxième moitié du XX^e siècle en Occident.

B.L. C'est pour cela que nous regardons aussi le travail des artistes, des industriels, des écrivains, qui ont des rapports critiques au pavillonnaire. Les architectes américains depuis Wright à Venturi et Scott Brown à Tigerman, tous-tes se sont questionné-es sur le pavillonnaire. (On expose d'ailleurs leur travaux et méthodes.)

J.P. Pour quelles raisons d'après vous les architectes ne sont pas parvenu-es à théoriser le pavillonnaire assez tôt?

S.M.B. La raison est assez simple. Il n'y a pas besoin d'un d'architecte pour construire un pavillon et l'imaginaire européen était ailleurs

B.L. Et cet imaginaire est aussi celui des gilets jaunes. De ceux et celles qui ne sont pas représenté-es. (Il y a aussi un peu de ça d'ailleurs dans leurs revendications)

S.M.B. Exactement. Ce déficit de représentation par les cultures institutionnelles. Une forme de reconnaissance. Et ce manque de reconnaissance est structurel: je me rappelle lorsque nous avons commencé à travailler sur les pavillons et les lotissements à l'école d'architecture de Toulouse, la réaction de certains professeurs a été extrêmement violente. Le pavillon a toujours été une zone de marquage en architecture entre ce qui est digne d'intérêt et ce qui ne l'est pas.

J.P. Je me souviens bien. Je suis en ce moment même à l'école d'architecture de Toulouse et je regarde par la fenêtre. Et alors même que ce sujet – en tant que proposition de projet – avait été fortement décrié, tout l'environnement direct, de ce qu'on voit par les baies vitrées, ce sont des maisons pavillonnaires... Plus précisément, des murs de clôture et des hauts de pignons.

S.M.B. Quelques architectes américain-es et notamment Denise Scott Brown ont posé quelques jalons.

B.L. Ensuite, on ne méprise pas la grande culture architecturale mais nous la considérons au même titre que les architectures sans architectes. Dans l'enseignement de Las Vegas, Venturi et Scott Brown parlent de la «culture de la majorité silencieuse». (Et dans les écoles, l'enseignement de las Vegas est surtout retenue pour le côté «pop».)

J.P. En effet, mais ce n'est qu'à cause du sujet d'étude qu'est Las Vegas. Dans l'enseignement de Levittown, ils sont clairement dans la représentation de ce qui est devenu cette majorité dont tu parles.



Renault Twingo, 1993. maquette de soufflerie, collection Renault Classic, © Stéphane Richaud

B.L. Prenons un exemple: la Renault Twingo. Au delà des parallèles entre un objet esthétique certain, il y a beaucoup de rapport à l'économie de moyens, à la manière dont elle est produite. Ce qui, chez Renault, est nommé «cost to design». C'est la première fois qu'une automobile a été pensée en terme d'économie d'abord, au coeur de la période

de crise des années 1990. C'est un peu le Lacaton-Vassal de l'industrie auto. Il y a beaucoup à apprendre des designers, des artistes, et ce, pas seulement en termes de poésie. Nous avons un langage différent, mais il y a beaucoup de parallèles.

S.M.B. C'est ce qui nous fait dire qu'il y a une forme d'utopie positive liée au mode de vie pavillonnaire; un hédonisme du quotidien.

J.P. L'économie donne naissance à des formes singulières, à des designs d'une grande ingéniosité. Pensez-vous que les architectes soient passé-es à côté de ce potentiel créatif que représente la contrainte financière du client particulier?

B.L. Non. Car notre génération d'architectes depuis l'après 2000 a intégré l'économie dans sa conception. Beaucoup se sont confronté-es à la rénovation, beaucoup ont intégré-es sans déception ce sujet de l'économie.

S.M.B. Au contraire, peut être que l'enseignement du pavillon est une forme de déception de la forme. L'invention n'est plus pittoresque, elle est silencieuse.

J.P. Il y a pourtant eu des tentatives très ambitieuses de pavillons d'architectes, mais qui n'ont finalement pas colonisé le marché du pavillon.

B.L. Nous ne nous sentons pas seuls dans cette démarche. Les architectes né-es après les années 1970 (pas tous-tes) sont dans cette logique d'architecture placide; pas austère, mais attentive.

S.M.B. Le pavillon est, d'une certaine manière, une rencontre inattendue entre le meilleur de la modernité (maîtrise de moyen de production industrielle) et le meilleur du POST-MODernisme (présence de l'histoire et signification par l'architecture).

J.P. Vous disiez que l'exposition ne propose pas seulement un état des lieux. C'est un acte d'anticipation. Pouvez-vous nous en dire plus?

S.M.B. Justement. *L'impasse des lilas*, c'est aussi l'impasse d'une architecture de la forme. Le pittoresque n'a plus besoin d'architectes. L'exposition fait l'hypothèse d'une pratique de l'architecte comme recherche, et acte cette déception de la forme.

B.L. Déjà, nous considérons l'architecture de manière achronique. Les vieux, les jeunes. Les expérimentaux, les constructeurs... Ça permet d'avoir une culture de l'anticipation parfois ratée, parfois avec des suites. On aime bien le terme de «plagiat par anticipation».

J.P. (Moi aussi, tellement!)

B.L. En ce qui concerne l'anticipation dans l'exposition: elle se présente en 6 chapitres 1. Ni la ville, ni la campagne. 1990 / 2. Et le Neutre et l'éclectisme. Fin du siècle / 3. Boom boom boom. 2001 / 4. Allegorie du nuage. 2010 / 5. Ne rien savoir, tout découvrir. 2020 / 6. Ce qui reste. 2030. Chacune avec un thème ■ pavillonnaire ■ éclectisme ■ boom ■ nuage ■ enquête ■ post-humain

S.M.B. Si il fallait être caricatural: les pavillons sont des cabanes sophistiquées et industrielles bricolées de bouts d'histoire. Le XXI^e siècle sera le siècle un siècle de Nuages plus de Cabanes, construit de nuages, informes et fugaces, et sans emprises. Nous avons construit pour l'émancipation humaine (en référence à l'humanisme). Cet humanisme est daté. Nous, humains, ne sommes plus au centre du projet. Nous sommes encore simplement tolérés. Mais l'attention se porte ailleurs, sur les autres.